

pondance dans son entier, je ne serais pas étonné qu'il se trouvât d'honnêtes gens pour la préférer aux lettres à Musset. D'abord elle n'est pas gâtée par cette préoccupation qu'avaient les amants de Venise de faire de la littérature. On n'y trouve pas mêlées aux accents de la passion sincère les conceptions quintessenciées d'une métaphysique paradoxale. C'est ici la nature qui parle. Aussi bien ces lettres ne sont guère moins douloureuses. Elles aussi nous disent un dur martyr. On y devine un Michel grossier, despote, infidèle et jaloux. Nous savons par ailleurs que, plus d'une fois, George Sand fut près de perdre patience. Et nous la croyons sur parole quand elle écrit à M<sup>me</sup> d'Agoult, le 10 juillet 1836 : « J'ai des grands hommes plein le dos (passez moi l'expression). Je voudrais les voir tous dans Plutarque. Là ils ne me font pas souffrir du côté humain. Qu'on les taille en marbre, qu'on les coule en bronze et qu'on n'en parle plus! » *Amen.*

Ce qui dégoûta George Sand de son Michel, ce fut la vanité de celui-ci et ce besoin

qu'il avait d'être adulé. En juillet 1837, elle était à bout, comme elle l'écrit à Girerd. (Remarquez cette habitude de mettre toujours un tiers dans la confidence. A l'époque de Sandeau, c'était Emile Regnault; à l'époque de Musset, Sainte-Beuve; maintenant Girerd.) George Sand lui écrit : « Lasse de dévouement, ayant combattu ma fierté avec toutes les forces de l'amour, et ne trouvant qu'ingratitude et dureté pour récompense, j'ai senti mon âme se briser et mon amour s'éteindre. Je suis guérie... » Si encore elle eût, cette fois, souffert par un grand homme ! Mais ce n'était, celui-là, qu'un faux grand homme.

Pourtant l'influence qu'il eut sur sa pensée a été réelle, et, d'une certaine manière, bien-faisante.

Au début, elle était fort éloignée de l'état d'esprit de Michel, et elle éprouvait pour quelques-unes de ses idées une aversion qui ressemblait à de l'horreur. Le dogme de l'égalité absolue lui paraissait une absurdité. La République — ou les diverses républiques alors en gestation — lui faisait l'effet

d'une utopie ; et, voyant chacun de ses amis se faire « son petit République », elle ne croyait guère à la vertu de cette forme de gouvernement pour réaliser l'union de tous les Français. Un point la choquait particulièrement dans les théories de Michel. Ce politicien n'aimait pas les artistes : de même que la Révolution n'avait pas besoin de chimistes, il estimait que la République n'aurait besoin ni d'écrivains, ni de peintres, ni de musiciens, tous gens inutiles et auxquels on jouerait ce bon tour de leur mettre entre les mains une bêche de laboureur ou une alène de cordonnier. George Sand trouvait cela barbare, mais surtout bête.

Laissez faire le temps ! Nous avons un témoignage irrécusable des opinions qui sont bientôt devenues les siennes, c'est le catéchisme républicain que, dans ses lettres, elle rédige à l'usage de son fils Maurice, qui avait alors douze ans, l'âge de la première communion. Il était au lycée Henri IV, dans la même classe que les princes d'Orléans. Voulez-vous voir comment sa mère le renseigne sur le papa de ses camarades ? Savourez cette petite phrase

d'une lettre du 15 décembre 1835 : « Il est bien vrai que Louis-Philippe est l'ennemi de l'humanité... » Rien que cela ! L'ennemi de l'humanité, au carnaval, invite au château les camarades de son fils Montpensier. Que Maurice accepte l'invitation, puisque cela l'amuse ; mais qu'il évite d'en avoir cette gratitude qui nuit à l'indépendance. « Les amusements que Montpensier t'offre sont déjà des faveurs », écrit gravement cette mère des Gracques. Si on lui demande ses opinions, l'enfant devra répondre qu'il est un peu trop jeune pour avoir déjà des opinions, mais non pour savoir celles qu'il aura quand il se les sera librement données : « tu répondrais que tu es républicain de race et de nature ». Elle ajoute quelques aphorismes : les princes sont « nos ennemis naturels », et « quelque bon que puisse être l'enfant d'un roi, il est destiné à être tyran ». Voilà bien de l'émoi pour un verre de sirop et trois petits fours ! Mais c'est qu'alors George Sand était sous la domination de « Robespierre en personne » !

Donc Michel avait amené George Sand à la

République. Sans vouloir exagérer le service qu'il lui rendait ainsi, je le crois incontestable, à condition qu'on l'explique d'une certaine manière. A tort ou à raison, George Sand avait vu en Michel l'homme qui s'est consacré tout entier à une cause d'intérêt général. Elle avait appris à son école — et peut-être doublement à son école — que l'amour, quoi qu'on fasse, est une passion égoïste; aux puissances de sympathie d'un cœur généreux il faut assigner un autre but : le service de l'humanité, le dévouement à une idée.

C'est un acheminement dans la voie qui va faire passer l'écrivain du mode personnel au mode impersonnel.

N'oublions pas, enfin, un autre genre de service que Michel avait rendu à George Sand : il avait plaidé pour elle et gagné son procès en séparation.

Depuis que George Sand avait, en janvier 1831, repris son indépendance, ses rapports avec Dudevant avaient été fort supportables. Les deux époux échangeaient des lettres cor-

diales. Quand Dudevant vient à Paris, il a soin de ne pas descendre chez sa femme, crainte de la gêner. « Je descendrai chez Hippolyte, parce que je ne veux te gêner nullement, ni par conséquent être gêné, ce qui est bien juste. » C'est un mari discret. Quand elle part pour l'Italie, il l'exhorte à profiter d'une si bonne occasion qu'elle a de voir un beau pays. C'est un mari de bon conseil. Et il invite Pagello à faire un séjour à Nohant. — Avouez que ce trait eût manqué à l'histoire ! — Mais pendant les mois où les deux époux se retrouvaient ensemble à Nohant, les scènes recommençaient. L'irritation de Dudevant était entretenue par ses besoins d'argent et la conscience qu'il avait d'être un déplorable administrateur. Il avait fait de mauvaises spéculations. Crédule, comme beaucoup de gens méfiants, il s'était laissé duper par un escroc dans une affaire d'armement maritime, à laquelle il avait d'autant plus ajouté foi qu'on lui avait montré sur le papier le portrait du bateau. Il avait mangé quatre-vingt-dix mille francs sur cent mille qu'il possédait, et vivait sur les

revenus de sa femme. Il fallait aviser. George Sand lui paya d'abord ses dettes ; puis les deux époux signèrent une convention équivalant à une séparation de biens, convention que regretta Dudevant et qui fut déchirée, lorsqu'éclata, le 19 octobre 1835, devant témoins, à la suite d'un ordre donné à Maurice, une scène de violence... Mais c'est George Sand elle-même qui va nous la conter, dans une série de lettres inédites dont je vous lirai les passages décisifs.

Voici le début d'une lettre à son demi-frère, Hippolyte, celui-là même qui se grisait avec Casimir :

*A Hippolyte Chatiron.*

« Mon ami, je dois t'apprendre une nouvelle qui t'arriverait indirectement et que tu dois tenir de moi la première. Casimir, au lieu d'arriver de bonne grâce et de bonne foi à l'exécution du traité, s'est livré contre moi à une animosité qui tient de la folie. Sans aucun motif de ma part, soit dans ma conduite présente, soit dans mes manières avec lui, il s'est jeté sur moi pour me frapper et, empêché de

le faire par cinq personnes, dont était Dutheil, il a été chercher son fusil pour me tuer. Tu penses bien qu'on ne l'a pas laissé faire.

« En raison de pareils traitements et d'une haine qui va jusqu'à la démence, ne pouvant avoir de sécurité dans une maison où il aurait toujours le droit de revenir, n'ayant d'autre garantie de son traité que son bon plaisir, enfin ne pouvant rester à la merci d'un homme qui, à mon égard, ne se conduit ni avec délicatesse ni avec raison, j'ai pris le parti de demander une séparation judiciaire et je l'obtiendrai sans aucun doute. Casimir, qui m'avait fait cette affreuse algarade la veille de son départ pour Paris, a retrouvé, en revenant ici, la maison vide, moi fixée par autorisation du président à la Châtre, chez Dutheil, et une assignation sur sa cheminée. Il a pris son parti, en comprenant qu'il ne pouvait lutter contre ses propres fautes et que le scandale qu'il pourrait faire, en se débattant, lui retomberait sur le nez. Il a posé et accepté les stipulations suivantes, auxquelles Dutheil a servi d'intermédiaire. Je lui assurerai une pension de

3.800 francs qui, jointe à 1.200 francs de rente qui lui restent, lui constitueront 5.000 francs de rente. Je crois que c'est bien honnête, moi payant l'éducation des deux enfants. Ma fille restera à ma gouverne, comme je l'entendrai. Mon fils restera au collège où il est, jusqu'à ce qu'il ait fini ses études et, durant les vacances, il passera un mois chez son père et un mois chez moi. De cette manière, il n'y aura plus de contestation et Dudevant retournera à Paris prochainement sans faire de résistance, tandis que les tribunaux prononceront la séparation par défaut<sup>1</sup>. »

Et voici, sur le même sujet, une amusante lettre *berrichonne* à Adolphe Duplomb :

« Cher HYDROGÈNE,

« Tu es mal informé de ce qui se passe à la Châtre. Dutheil n'a jamais été brouillé avec le baron de Nohant-Vic. Mais voici la véritable histoire. Le baron s'est pris *comme d'une* idée de me battre. Dutheil a pas voulu. Fleury

1. Communiquée par M. S. Rocheblave.

et Papet a pas voulu. Alors v'là que le baron a été s'archer son fusil pour tuer tout le monde. V'là que le monde a pas voulu être tué. Alors le baron a dit : « Ça suffit » et il s'est remis à boire. Ça s'est passé comme ça. Personne ne s'est fâché avec lui. Mais moi, comme j'en avai-t-assez et que ça m'ennuye de travailler pour vivre, de laisser mon *de quoi* dans les mains du diable, d'être chassée de la maison, tous les ans, à coups de bonnet, tandis que les drôlesses du bourg couchent dans mes lits et apportent des puces dans mon logis, j'ai dit : « j'veux pus d'ça », et j'ai t'été trouver le grand juge à la Châtre et j'y ai dit : *Voilà*. Dès lors, qu'il m'a [dit, dit-il, c'est bon. Et v'là qu'y m'ont démariée. Et j'en suis pas fâchée. Ils disent que le baron fera son appel. J'en sas rin. J'voirons. S'y n'en fait yun, y pardra l'tout. Et v'là c'que c'est »<sup>1</sup>.

L'affaire fut plaidée les 10 et 11 mars 1836 à La Châtre, puis les 25 et 26 juillet à Bourges. Le tribunal prononça la séparation de corps et

1. Communiquée par M. Charles Duplomb.

attribua la garde des enfants à George Sand.

Tout n'était cependant pas fini. Au mois de septembre de l'année 1837, George Sand était avertie que Dudevant voulait enlever Maurice. Elle expédia un ami sûr, qui installa l'enfant à Fontainebleau où elle alla le garder. Sur ces entrefaites, elle apprend que Dudevant, n'ayant pas trouvé son fils à Nohant, s'est rattrapé en enlevant sa fille, Solange, malgré les larmes de l'enfant et la résistance de l'institutrice qui a été bousculée. Elle met la police en mouvement, découvre que sa fille est séquestrée à Guillery, près Nérac, saute en chaise de poste, tombe chez le sous-préfet, un charmant garçon — c'était le baron Haussmann — qui monte dans sa voiture, et, escorté du lieutenant de gendarmerie et de l'huissier à cheval, vient mettre le siège devant Guillery. Dudevant amène sa fille sur le seuil et la remet à sa mère, non sans menacer celle-ci de faire reprendre Maurice par autorité de justice. Et les deux époux se séparent... enchantés l'un de l'autre, affirme George Sand. Désormais ils ne devaient guère se revoir. Dans toutes ces

affaires, Dudevant avait donné de lui-même une assez piètre opinion. Lors de la liquidation, il réclama quinze pots de confiture et un poêle en fer de un franc cinquante. Cela parut mesquin.

Le premier usage qu'avait fait George Sand des droits nouveaux que lui avait reconnus le tribunal, en 1836, ç'avait été de partir en bande, avec Maurice et Solange, pour la Suisse où l'attendaient ses amis Franz Liszt et la comtesse d'Agoult.

C'est par Musset que George Sand avait fait la connaissance de Liszt : celui-ci donnait des leçons de musique à la sœur d'Alfred, Hermine. Il était né en 1811. Il était donc de sept ans plus jeune que George Sand : il avait vingt-trois ans lorsque commencèrent leurs relations, destinées à rester uniquement amicales. De singulières affinités de nature les rapprochaient. Liszt avait songé à se faire prêtre : sa ferveur religieuse s'était transformée en un ardent amour pour l'humanité. Dépourvu d'instruction première, il lisait avec

avidité. C'est lui qui, rencontrant un jour l'avocat Crémieux, lui demanda : « Monsieur Crémieux, apprenez-moi toute la littérature française. » Ce qui fit dire à Crémieux : « Une grande confusion semble régner dans la cervelle de ce jeune homme. » Il avait été transporté par le mouvement de 1830, très influencé par les idées saint-simoniennes, enthousiasmé par Lamennais, qui venait de publier les *Paroles d'un Croyant*. Une lecture de *Leone Leoni* avait fait de lui un admirateur de George Sand. *Leone Leoni* est une transposition de *Manon Lescaut* dans le mode romantique. Une jeune fille, Juliette, enlevée par un jeune seigneur, s'aperçoit que celui-ci est un abominable escroc. Imaginez toutes les infamies que peut commettre un apache cumulant ses fonctions avec celles d'un « ami des femmes » des boulevards extérieurs : vous avez Leone Leoni. Juliette, qui est de nature honnête, a horreur de ces atrocités et de ces ignominies. Et pourtant et malgré tout, elle revient à Leone Leoni : elle ne veut être qu'à lui. L'amour est le plus fort :

la passion emporte tous les scrupules et triomphe de toutes les révoltes. — Ai-je besoin de vous faire remarquer la différence entre le roman si vrai du XVIII<sup>e</sup> siècle et la fantaisie lyrique du XIX<sup>e</sup> ? Manon et Des Grieux peuvent rester indéfiniment unis l'un à l'autre, car ils se valent. Cela se passe dans les bas-fonds de la société et dans la boue du cœur. Faites de Des Grieux un honnête homme, ou de Manon une fille vertueuse, tout s'écroule. Et c'est précisément en quoi consiste la transposition dans *Leone Leoni*. Aussi bien, c'est ce romantisme qui charma Liszt.

Lui aussi, il venait de donner l'exemple d'une belle application du romantisme à la vie. Un beau jour, Marie d'Agoult, née de Flavigny, avait quitté son mari et sa fille, et ne voulant rien savoir hors sa passion, elle était partie pour Genève où Liszt vint la rejoindre.

Entre les deux femmes s'établit une amitié où, de part et d'autre, la volonté de se rapprocher entra plus que l'attrait véritable et la sympathie foncière. Blonde aux yeux bleus, svelte, diaphane, une vraie Diane, la com-

tesse d'Agoult est une aristocrate et une mondaine ; George Sand est tout le contraire. Mais la comtesse d'Agoult venait de « sacrifier toutes les vanités du monde pour un artiste » : on lui devait d'entrer en relations avec elle. A Genève, le séjour fut joyeux et bruyant. Les *Piffoels* (George Sand et ses enfants) et les *Fellows* (Liszt et son élève Hermann Cohen) s'amuserent à scandaliser l'hôtel par leurs allures de bohèmes. On fit une excursion à la mer de glace. A Lausanne, Liszt joua de l'orgue. Au retour, on ne voulut pas se quitter. En octobre 1836, George Sand s'installe à Paris à l'hôtel de France, rue Laffitte, avec son amie. Elle occupait une pièce de l'entresol ; Liszt et la comtesse d'Agoult une pièce de l'étage supérieur. Le salon était commun. A vrai dire, c'était le salon de la comtesse d'Agoult plutôt que celui de George Sand. On y voyait Lamennais, Henri Heine, Mickiewicz, Michel (de Bourges), Charles Didier. « Son salon improvisé dans une auberge était une réunion d'élite qu'elle présidait avec une grâce exquise. » Et voilà la mondaine, voilà la maîtresse de mai-

son, celle qui d'une chambre d'auberge, à moins que ce ne soit d'une berline ou d'un coin de prison, fera cette chose exquise où se résu- mait naguère toute la politesse française : un salon.

Parmi les habitués du salon de M<sup>me</sup> d'Agoult, je remarque le nom de Chopin. C'est un nouveau chapitre de la vie de George Sand qui va commencer, et qui nous permettra, quand nous y serons arrivés, d'apprécier d'ensemble l'importance qu'ont eue dans son développement intellectuel ses relations avec de grands artistes.

Pour cette fois, et en terminant, vous me laisserez vous montrer comment le talent de George Sand s'était développé et déjà s'épanouissait dans le premier en date de ses chefs-d'œuvre incontestés : *Mauprat*, qui paraît en 1837.

Dans sa production ininterrompue et qui se continuait régulière à travers tous les orages de sa vie, il y a du bizarre, du médiocre et de l'excellent. Le bizarre c'est *Jacques*, écrit à Venise aux

côtés de Pagello, et où George Sand a beau dire qu'elle n'a mis ni Musset, ni elle : pourtant elle s'est inspirée de leur cas et n'a fait que transposer leur idéal de renoncement. Le médiocre, c'est *André*, histoire d'un jeune gentilhomme qui séduit une ouvrière, récit berrichon que George Sand compose à Venise par une sorte de nostalgie de sa terre natale ; et c'est *Simon*, où se trouve le portrait de Michel (de Bourges). George Sand avait voulu faire mieux pour Michel, et composé en son honneur un roman révolutionnaire en trois volumes in-8° : *Engelwald au front chauve*. Buloz ne voulut ni d'*Engelwald*, ni de son front chauve. Le roman n'a jamais paru.

S'il faut en croire George Sand, lorsqu'elle écrivit *Mauprat*, elle se proposait d'en faire une réhabilitation du mariage : « Je venais de plaider en séparation. Le mariage dont, jusquelà, j'avais combattu les abus, laissant peut-être croire, faute d'avoir suffisamment développé ma pensée, que j'en méconnaissais l'essence, m'apparaissait précisément dans toute la beauté morale de son principe... Je fis donc le héros

de mon livre proclamant, à quatre-vingts ans, sa fidélité pour la seule femme qu'il eût aimée. » Ce sont les paroles de Bernard de Mauprat : « Elle fut la seule femme que j'aimais ; jamais aucune autre n'attira mon regard et ne connut l'étreinte de ma main. Je suis ainsi fait. Ce que j'aime, je l'aime éternellement, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. » *Mauprat* serait donc un roman à thèse, comme *Indiana*, mais au service de la thèse opposée. Par bonheur, il n'en est rien. C'est là une de ces explications après coup dont s'avisent les auteurs. La réalité est tout autre.

George Sand ici n'avait fait que se laisser aller à son imagination, sans en gêner les élans par des préoccupations sociales. Elle s'était, au cours de ses excursions dans le Berry, arrêtée devant quelque ruine de château féodal. Vous savez le pouvoir de suggestion qui réside dans ces vieilles pierres et comme elles sont merveilleuses pour conter, à qui sait les interroger, les souvenirs d'un passé dont elles furent les témoins. Voici que devant les yeux de la romancière s'évoquait le château de la

Roche-Mauprat tel qu'il se dressait, à la veille de la Révolution, forteresse et repaire, d'où le seigneur farouche et ses huit fils descendaient pour rançonner les campagnes. Rien ne surpasse, dans notre littérature narrative, les cent premières pages où George Sand nous introduit chez ces burgraves du centre de la France. Non moins heureuses celles où elle nous promène, à la suite de Bernard de Mauprat, dans ce Paris des derniers jours de l'ancien régime, et dans cette société dont elle avait, auprès de sa grand'mère, recueilli la tradition. Ce n'est plus seulement la nature, c'est l'histoire qui fournit ici un cadre au récit de la romancière. Et avec quelle finesse est menée cette analyse qui est le sujet même du livre, celle de l'éducation par l'amour, la sauvagerie de Bernard de Mauprat cédant peu à peu à l'influence de cette noble et délicieuse Edmée!

Il y a encore, dans *Mauprat*, les types paysans : Marcasse, le preneur de taupes — et Patience, le bonhomme Patience, le philosophe rustique, instruit d'Épictète et de Jean-

Jacques, et qui s'est retiré dans les bois pour y vivre de la vie selon la nature et y retrouver la sagesse primitive... On nous dit que, pendant la Révolution, Patience fut une sorte d'intermédiaire entre le château et la chaumière, et qu'il contribua à faire régner l'équité dans son district. Il vaut mieux le croire... En tout cas, ce Patience, en voilà encore un que nous retrouverons dans les romans russes avec un nom en *ow* ou en *ew*! Preuve que, si le personnage n'est guère vraisemblable, il était, en tout cas, original et neuf et amusant.

Quand on assure qu'on ne lit plus George Sand, veut-on dire que cet abandon s'étend jusqu'à *Mauprat*? Il faudrait donc qu'on eût cessé de lire un des plus beaux récits qu'il y ait dans l'histoire du roman. Tel est, en effet, le point où nous en sommes arrivés dans l'évolution du génie de George Sand. Sa manière pourra encore se modifier, son talent se renouveler sous toute sorte d'influences, mais avec *Mauprat* elle a conquis sa place au premier rang des grands conteurs.

---

